

# Les maisons Marouane

**axelle a demandé à Leïla Marouane - de passage à Bruxelles pour participer au projet Autrices<sup>1</sup> - où elle se sentait chez elle. L'écrivaine franco-algérienne nous a raconté son histoire, la place de l'exil, les séparations, au travers des lieux qui l'ont construite. L'auteure de romans puissants entrebâille également la porte d'un foyer intérieur plus fragile.**

Propos recueillis par Véronique Laurent

Où est-ce, chez soi, quand on est née ailleurs? Quand l'exil commence dès l'origine? Expansive, Leïla Marouane dit qu'elle aurait pu mal tourner. La violence et la folie imprègnent ses livres. *La fille de la casbah*, *La jeune fille et la mère*, *La vie sexuelle d'un islamiste à Paris*<sup>2</sup>; ses récits explorent les états limites, décrivent inexorablement la disparition intérieure et les écartèlements entre soi et les autres.

L'écrivaine voit le jour en 1960 à Djerba, Tunisie, où ses parents se sont réfugiés. En Algérie, son père était recherché à cause de son implication dans une crise interne à l'ALN (Armée de Libération Nationale) pendant la guerre d'indépendance. Après Djerba, c'est Meknès au Maroc, avant le retour à Alger, le père réhabilité. Les troubles de l'histoire algérienne n'ont pas fini d'influer sur le parcours de la jeune femme. Journaliste, Leïla Marouane est menacée.

**“Lorsque l'exil se transforme en bannissement, ça devient effroyable. J'ai eu le sentiment d'être dans une grande prison; j'allais où je voulais, partout dans le monde, sauf là où j'étais censée être de façon régulière, près des miens.”**



© Fabienne Cresens pour La Bellone

La liberté de ton de ses chroniques et son indépendance soulèvent la colère des conservateurs dans un pays qui s'apprête à tomber sous le joug du GIA, un groupe terroriste islamiste. Agressée, laissée pour morte, elle se résigne à partir pour l'Europe. Il faudra des années avant qu'elle retourne en Algérie, vers les siens, vers son père adoré, décédé en 2013.

**Jeune femme, vous avez été contrainte de quitter votre pays. Où vous sentez-vous chez vous?**

“Pendant longtemps, j'ai pensé que c'était à Alger, ma ville d'adoption; j'y

ai fait ma scolarité en internat, dans un univers de femmes exclusivement, où j'ai commencé à écrire en cachette pour conjurer l'ennui. La surveillante générale a découvert mes manuscrits et m'a encouragée à écrire; l'internat est devenu pour moi une maison. Mes parents allaient de ville en ville, je les voyais très peu. Plus tard, j'ai commencé la fac de médecine, puis obliqué vers les lettres. À l'époque, j'aurais pu m'inscrire en France, le visa d'étudiant s'obtenait facilement, mais je suis restée à Alger, j'estimais que je n'avais pas assez profité de cette ville. J'avais juste sous-estimé la violence alentour.”

## **“Je peux écrire n’importe où, mais pour être heureuse, il faut avoir un chez-soi, avec les siens.”**

### **Exilée signifie-t-il aussi exilée à soi-même ?**

“Peut-être bien. Lorsque l’exil se transforme en bannissement, ça devient effroyable. J’ai eu le sentiment d’être dans une grande prison ; j’allais où je voulais, partout dans le monde, sauf là où j’étais censée être de façon régulière, près des miens. C’était une période trouble, une des plus troubles de l’histoire de l’Algérie, je ne savais même pas ce que j’avais fait, j’imaginai le pire, et le pire était imaginable. J’ai sillonné l’Europe, élu domicile en Allemagne, en Italie, en Suisse... J’étais toujours pourchassée par ce sentiment de profonde tristesse. J’avais une vie de rêve, et je ne pouvais pas en jouir. J’avais l’impression d’être comme une plume d’oiseau qui ne pouvait pas faire autrement que de voltiger. Je marchais sur le fil du rasoir. Je n’avais plus de... base. Je ne veux pas dire racines, mais en tout cas plus d’ancrage. Or il me fallait m’ancrer si je voulais survivre.”

### **La folie est un thème récurrent dans vos romans. La violence de l’exil y mène inexorablement ?**

“L’exil comme bannissement, oui. Heureusement, je suis retournée en Algérie avant la mort de mon père. C’est lui qui avait insisté alors que d’ordinaire, il me disait : reste à l’abri, ne viens pas, voyons-nous en Tunisie. Quand je suis enfin retournée dans la maison qu’il avait fait construire, tous les arbres étaient devenus immenses. Il y avait aussi le figuier et le citron-

nier de ma mère. La maison, par contre, n’a jamais été terminée, mais il y règne une sérénité incroyable.”

### **Quand on est de la patrie des lettres, ça aide ?**

“Je me suis en effet réfugiée dans les livres, ceux que je lisais et ceux que j’écrivais. L’écriture ou la mort. L’écriture ou la folie ; des expressions connues mais loin d’être fausses, loin d’être un lieu commun. Si je n’avais pas écrit, j’aurais mal tourné. Et je n’aurais probablement pas été maman. Je peux écrire n’importe où, mais pour être heureuse, il faut avoir un chez-soi, avec les siens. Quand j’ai réussi à aller voir mon père dans sa maison, le retour a été salvateur. Et révélateur : je me suis rendu compte que j’en avais un, de chez-moi, en plein Quartier latin [à Paris, ndlr], là où je vis depuis presque quinze ans, où j’ai eu mon enfant.”

### **D’où vous vient cette langue sans tabou, cette exploration de la sexualité ?**

“Enfant, j’écrivais en cachette, je pensais que seuls les hommes en avaient le droit. Mon père écrivait, ma mère le lisait : je pensais donc qu’écrire serait une transgression de ma part. Pendant longtemps, j’ai lu des livres en cachette. Mon frère, quand il me surprenait avec un polar au titre sulfureux, menaçait de me balancer à mon père si je ne lui donnais pas une pièce de 50 centimes ! Mais lorsqu’il a fini par me dénoncer, mon père m’a encouragée, expliquant qu’on devait

lire de tout, pourvu qu’on lise. C’est comme ça que j’ai acquis cette liberté de ton, que j’ai compris très tôt que la fiction était un lieu de liberté.”

### **Il est indispensable, l’endroit d’écriture à soi ?**

“Complètement. Dès que je m’aperçois que je n’aurai jamais ma chambre à moi, cette “chambre à soi”<sup>3</sup>, je mets les voiles. Mon mari avait un grand manoir en Italie, mais j’étais obligée de travailler dans la salle commune, un passage obligé pour tout le monde. C’est un peu pour ça que j’ai dû prendre mon propre appartement, là où je suis aujourd’hui, et que je n’échangerais pas contre un palais.” ■

1 Une série de lectures-spectacles de la Compagnie Écarlate, ayant eu lieu à Bruxelles au premier semestre 2016. La représentation autour du roman *La vie sexuelle d’un islamiste à Paris* (Albin Michel 2007) s’est déroulée à la Bellone le 22 avril.

2 Respectivement : Julliard 1996, Seuil 2005 et Albin Michel 2007 (les trois titres sont aussi disponibles en format de poche aux éditions Points).

3 Leïla Marouane fait ici référence à *Un lieu à soi*, anciennement traduit *Une chambre à soi*, de Virginia Woolf (voir les pages 6 à 11 de ce numéro).